

*L'idée que l'on se fait de l'"un",  
se confond avec l'histoire de la philosophie;  
il convient donc de choisir  
entre unidimensionalité ou unité,  
ou encore : monisme, dualité ou duo, couple, triplicité.*

## à Bernard Duquesne <sup>(1)</sup> sur la "triplicité" <sup>(2)</sup> hégélienne (\*\*)

Lors d'un récente rencontre de *Science et Foi* <sup>(3)</sup>, nous avons pu assister à la conférence prononcée par le philosophe Bernard Duquesne. Cette intervention, qui aurait pu s'intituler "de la dualité à la triplicité", a beaucoup intéressé l'assistance, et, bien que n'étant pas universitaire – ce dont je ne tire ni avantage, ni complexe – elle me paraît digne d'être prolongée par un débat au profit de nos lecteurs.

Souhaitons que cette controverse sur la *triplicité* hégélienne – qui influe fortement sur la pensée contemporaine – soit, non à base de confrontations, mais de dialogues – sans pour autant faire assaut d'érudition savante. Que ces échanges soient orientés vers la recherche de la vérité... ou – ne dramatisons pas, et pour être plus précis – d'une *manière d'être* plus conforme à ce que nous pourrions nommer la loi fondamentale de la vie.

L'histoire de la pensée ne s'arrête ni à Hegel, ni, plus généralement, aux dites "Lumières". Il nous faut certes "prendre la pensée où elle en est", mais cela n'implique nullement de considérer comme inéluctable la situation dans laquelle elle s'est mise et, nous avec... mais bien plutôt de ne pas hésiter à la mettre en cause, et à chercher à la réformer... fût-ce au prix d'une volte-face.

L'important est de s'orienter et d'avancer dans la bonne direction, ce qui, disons-le tout de suite, ne me paraît pas être le cas de la solution hégélienne... qui a cependant l'insigne avantage de mettre ce problème central sur le terrain et à la hauteur qu'il mérite. Cette perception du monde, et le paradigme qui doit en découler, en effet – Bernard Duquesne ne me contredira pas sur ce point – ne constituent pas une discussion byzantine, oiseuse ou stérile... mais une problématique éminemment *prioritaire* – et, à certains égards, primordiale – pour qui est conscient que la situation de la pensée contemporaine exige de repartir « plus bas que le mal » dont nous sommes atteints – celui de la subversion de l'intelligence, qui de binaire doit (re)devenir ternaire, tant au niveau des conceptions-explicitations, qu'à celui des mises en œuvre et des réalisations.

Nous sommes satisfaits que notre interlocuteur « *accepte le principe d'un débat philosophique... dans une revue qu'il apprécie* »... même si nos deux démarches ne se recouvrent pas exactement, pour la bonne raison qu'avec Hegel nous sommes sur un plan logico-abstrait pur, alors que nous nous plaçons dans une perspective en rapport avec le réel qui intègre les champs métaphysique et politique.

M.M.

(\*) Études explicitant (\*\* \*\*), illustrant (\*\* \*\*) ou étant en rapport avec (\*)... le paradigme ternaire.



Cher Monsieur,

Le colloque de “*Science et Foi*” nous a donné l’occasion d’une rencontre que je souhaitais ; je ne la regrette pas, même si le premier contact fut un peu rude. Il ne faudrait pas que la complémentarité de nos postures respectives devienne l’alibi de dissensions stériles.

Le centrage sur la question de la *tridimensionnalité* de l’ordre universel, incluant celle de la condition humaine, en ses trois composantes *corps, esprit et âme...* que ce soit sur un plan *intime* : mémoire, intelligence, volonté ; *extérieur* : savoir, savoir-faire, faire ; ou, entre les deux, *transactionnel* : pensée, parole, action... dans les domaines temporel, intellectuel, spirituel... ou *civilisationnel* : politique, “culturel”, religieux ... cette orientation de la discussion, dis-je, devrait nous mettre à l’abri de ce qui, sans cela, pourrait se présenter comme un objet de querelles infécondes.


La première chose à faire est, vous en convenez, l’emploi de termes compatibles avec la démarche philosophique : *ternarité, trilogisme, tripartition, tridimensionnalité...* en évitant celui de *trinitaire* à connotation théologique... sauf bien entendu lorsque ce domaine est explicitement envisagé. Nous réserverons à la dialectique hégélienne le terme “*triplicité*” – traduction du terme allemand employé par Hegel – en dépit de sa proximité morphologique peu flatteuse avec *duplicité...*

Vous avez pris soin de mettre le discours hégélien à sa place dans la généalogie de l’histoire de la pensée, et avez, pour cela, brièvement retracé son parcours, à travers ses plus éminents représentants, depuis les philosophes grecs du IV<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu’à Hegel (1770/1837) à qui vous vouliez en venir. <sup>(4)</sup>

À mon tour <sup>(5)</sup>, et à ma “manière”, je me propose de parcourir avec des bottes de cent ans ces périodes sous l’angle qui nous intéresse ici.

## Parcours philosophique

- L’aventure commence en effet au sixième siècle avant notre ère ; période durant laquelle *monolithisme* et *dualisme* se disputent les tentatives d’une explication globale de l’univers ;
- Au cinquième siècle avant notre ère, se produit le miracle grec ; la pensée décolle. La période *hellénique*, avec Socrate en son centre, commencée avec les *présocratiques*, s’épanouira avec Platon et Aristote. Les bases d’une vision harmonieuse – celle du duo – s’établissent ; mais le *troisième moment* – le *moyen-terme*, le *rapport...* – n’est cependant pas explicité. Il faut ici noter que le dualisme ne fut que très rarement (hors du manichéisme) considéré comme un principe fondamental. Plus tard, dans l’optique religieuse, il sera stigmatisé comme hérésie.
- Entre le premier et le quatrième siècle... la *naissance de la chrétienté* est accompagnée de la période *hellénistique et romaine* : la culture grecque – depuis Plotin et les néoplatoniciens – devient universelle dans les pays du pourtour méditerranéen... tandis que Rome assure sa domination militaire et politique ;
- Le millénaire qui suivit débuta par une période très perturbée introduite par *la chute de l’empire romain d’Occident* (476) jusqu’à la prise de Constantinople en 1453...
- ...du IX<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, cinq siècles brillants, riches et complexes... voient *l’épanouissement de la période chrétienne* du Moyen-Âge. La philosophie se développe, particulièrement au XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècle ; Le *duo* est vécu comme une relation vitale... dont le cœur n’est toujours pas explicité ; cependant les “*corps intermédiaires*” suppléaient dans la pratique à cette carence théorique.
- Au XVII<sup>ème</sup> siècle, durant *l’Âge Classique*, mûrissent les fruits de la fécondité de la pensée fondamentalement tripartite (bien qu’impli-



cite) des siècles précédents... Mais déjà se prépare la rupture...

- Le XVIIIème, prétentieusement dit « des Lumières », opère la *fracture* de la chaîne constituée tant bien que mal par les époques antérieures...

...Les *duos* se transforment en *duels*.

Hegel va tenter de subvertir cette subversion de la pensée par le truchement d'un « *retour perpétuel du supprimé* »... sans cependant renoncer à penser que « ce qui *est*, c'est la raison ». Opération mentale idéale qui permettra le développement de ce qu'il nomme "*triplizität*", la *triplicité*, qui s'apparente à un retour à la case départ... bien que l'on donne son auteur comme le nouvel Aristote.

- le troisième millénaire sera-t-il enfin celui d'une vision *tridimensionnelle* du monde?... N'est-ce pas ce qu'il nous faut espérer et préparer ?

Certes, comme le dit Hegel, chaque phase historique est marquée par « un esprit » ; cependant, plus précisément, comme nous pouvons le constater, l'histoire de la pensée se confond avec l'idée que les hommes se font de "l'un".

### Histoire de "l'un"

Au départ cet "un" – cette représentation globale du monde – est monolithique : l'air, le feu, l'eau... Rapidement cependant la pensée se complexifie ; en réalité, elle part dans deux directions opposées. La première, en la personne d'Héraclite d'Éphèse, s'oriente vers "le *mobilisme* universel" : mouvement, changement, devenir... tout s'écoule ; il désire penser ce devenir... et c'est pour cette raison sans doute que Hegel mettra ce philosophe antique à l'honneur dans son œuvre. Cependant, ne peut-on rétorquer que l'objectif d'Héraclite était en vérité davantage celui du *constat*, que

l'exposé d'un idéal à poursuivre ? Le peu que nous en savons directement ne permet pas de trancher ?

Parménide, donné comme adversaire d'Héraclite, de son côté, précise quelles sont « *les deux seules voies de recherche*. La première dit : "L'être est, et il est impossible qu'il ne soit pas", La seconde dit : "l'être n'est pas, et le non-être est nécessaire" ; *cette voie est un sentier étroit auquel on ne peut se fier. Car il est impossible de connaître ce qui n'est pas, et que l'on ne peut donc pas non plus l'exprimer par des paroles* »...

Cette argumentation est à l'origine des hypothèses du "Parménide de Platon" qui sont le fondement de la métaphysique plotinienne qui parlaient de trois hypostases.

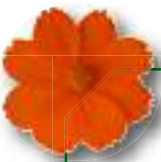
Hegel empruntera cependant cette deuxième voie sans issue, en se donnant pour mission de la percer. Par la prise en compte de l'*opérateur* de la dialectique – le tiers-inclus "*anti*" – il fait progresser la question, mais non, me semble-t-il, la réponse... car, en restant fidèle à la logique, il n'arrive pas à bon port, mais à *un incessant retour du refoulé*... qui enferme à perpétuité sa dialectique dans un cercle vicieux.

C'est de cela – passablement caricaturé, je veux bien l'admettre – que nous devons nous entretenir.

Avant d'en arriver là, cependant, il nous reste à préciser divers aspects de l'itinéraire qui ont conduit à la dialectique *soustractive*.

### Apparition de la dualité

La philosophie grecque, Socrate en tête, en arriva à penser ce "deux" comme les deux pôles d'une unité... mais, comme vous le dites très justement « le *rapport* est postulé sans être pensé ». Le néoplatonisme, cependant, le rendra explicite...



C'est alors que réapparaît la notion du *multiple* issue d'un dédoublement apparent... qui ne mérite pas le qualificatif de *multiple* qu'on lui attribue... et dont nous reparlerons.

Cette idée du "deux" vécue comme *couple*, disions-nous, traverse le Moyen-Âge... pratiquement, si ce n'est en théorie. Prenons comme seule preuve l'attention constante qui est alors portée aux "*corps intermédiaires*" qu'ils soient *politiques, culturels ou religieux (intermédiaires* à ne pas confondre avec *les agents transmetteurs* de nos sociétés modernes). La société modèle est alors conçue comme *composite* – « *mixte* » dit-on aussi, mais ce terme me paraît moins satisfaisant – en réalité *ternaire, tripartite, tridimensionnelle*...

Mais les spéculations, les abstractions, les habitudes mentales... ne suivent pas... et se présentent toujours comme conditionnées par *deux* termes... sans prise en compte du *tiers-inclus* au titre de constituant à part entière.

Sous la plume des chrétiens aussi nous retrouvons constamment l'expression « *l'homme tout entier : son âme et son corps* ». Affirmation que vient infirmer celle de l'apôtre Paul à la fin de sa première lettre aux Thésalonitiens, qui précise : « *votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps...* » ; enseignement auquel devrait souscrire et se rapporter la pensée chrétienne.

### L'esprit chrétien est-il duel ?

Malheureusement, avec de bonnes raisons sans doute, mais aussi le poids des habitudes et celui de son Histoire, l'Église persiste à enseigner que l'homme – par ailleurs donné par la Révélation comme créé « à l'image » d'un Dieu-Trinité – est composé d'un corps et d'une âme... constamment confondue avec l'esprit, à l'exception notoire du courant post-paulinien des Pères de l'Église qui s'est maintenu chez les chrétiens d'Orient. Cette affirmation tronquée donne à penser que le fonctionne-

ment vital serait dual si ce n'est duel. Affirmation en tacite contradiction avec l'ensemble de ses doctrines... pratiquement tripartites...

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que les philosophes, qui vont s'émanciper et sortir du giron de l'Église, aient gardé la manière de raisonner qu'ils avaient acquise... et qu'ils vont absolutiser, puisque – raison déterminante – elle va, à la suite de Descartes, dans le sens de leur autonomie déclarée.

### Retour à la dualité

Les résultats déplorables de cette dichotomie auraient dû conduire les uns et les autres – les théologiens et les mystiques comme les philosophes – à penser et à expliciter le *moyen-terme* unissant les *tenants* et *aboutissants*, réunissant ainsi les *trois composantes* auxquels peut être ramené tout phénomène ou fonctions (conçu comme l'ensemble des éléments concourant à une action commune). Ils auraient ainsi reconnu et explicité la *ternarité* de l'ordre du monde... et, partant, celle de la pensée. Couples et duos n'auraient peut-être pas – en tout cas moins systématiquement et moins absolument – dégénéré en duels et conflits issus de la dialectique destructrice dont le tiers-terme opérateur "anti" accule la pensée – et tout ce qui s'en suit – à fonctionner sur un mode conflictuel. Malheureusement la logique qui – vue d'ici et maintenant –, aurait dû aboutir à l'émergence d'un *tiers-inclus* visible... a pris la direction opposée, celle de l'occultation, ou pire, de la subversion du tiers-terme... donc de des luttes et des oppositions systématiques que ne connaissons que trop.

### La raison absolutiste

En effet, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le penseur se poste sur la berge et se regarde penser... La pensée deviendra autonome et indépendante ; elle s'absolutisera. Descartes (1596-1650) entérine la



vision duale de l'être humain, et par là du monde... qui, dit-il, provient et dépend « de l'union et comme du mélange de l'esprit et du corps » (Méditation IV). Il précise qu'il s'agit là d'une « vision substantielle » (4ème réponse), car « concevoir l'union qui est entre deux choses, c'est les concevoir comme une seule » (lettre à Élisabeth). Malheureusement ce "un" s'avère unicité (monolithique) et non unité. Nous sommes dans une logique binaire qui, immédiate oblige, aboutira – par défaut d'un moyen-terme – au monisme. Descartes en arrive à fixer l'âme dans la glande pinéale située au centre du cerveau. Il eût été mieux inspiré d'y mettre l'esprit ; cette « glande » aurait réglé les rapports entre l'âme et le corps... il eut suffi de lui donner sa véritable place !

Cette vision du précurseur évoluera, mais l'immédiateté et la dualité y afférant traverseront la lignée des philosophes, que Kant, leur chef de file, désignera – confisquant ainsi la transcendance en sa faveur – comme étant celle des « Lumières ». L'esprit d'idéologie était né. La raison, devenue autonome et indépendante – ou plutôt dépendante de celui qui la pense – ne pouvait que suivre la pente sans aucun frein de l'aventure idéaliste du rationalisme avec pour maxime : «...tout ce qui est rationnel est réel »...

### La dialectique hégélienne

Hegel, avec son intelligence exceptionnelle et sa capacité prodigieuse d'abstraction, voit probablement le danger de la logique néantisatrice de la dialectique soustractive, et se propose de détourner le cours autodestructeur du raccourci "thèse, anti(-)thèse, synthèse"... qui – en supprimant le trait d'union trompeur – se révèle une formule ternaire – et même tétragrammatique, par prise en compte du résultat : la synthèse !

Hegel propose d'assurer la fertilité de la formule en subvertissant la subversion du signe de négatif qui l'habite, par un raisonnement – « dif-

ficile », nous dit Bernard Duquesne – ; mais qui, si l'on considère le tenant et l'aboutissant de l'argumentation, laisse sur l'impression d'un tour de passe-passe syntaxique. Ce raisonnement *philosophal* se propose en effet, non de transformer un vil métal en or véritable, mais, après l'avoir isolé, de changer le signe négatif de la dialectique oppositionnelle en signe positif..., et ainsi convertir la dialectique soustractive, donc destructrice, en mouvement perpétuel auto-reproducteur... par le truchement de la formule grammaticale bien connue qui veut que deux négations valent une affirmation.

Il suffirait donc de nier la *négation* pour qu'elle devienne *affirmation*... et se retrouver avec trois composantes positives : la *triplicité*. «Hegel, me fait remarquer un ami philosophe auprès duquel j'ai pris conseil, confond la démarche logique pure avec la métaphysique ; ce que n'ont jamais fait les Grecs ».

Mais, les choses ne peuvent en rester là. Car – il faut aussi satisfaire au *mouvement* – et, comme "être", dit-il, consiste à nier le *non-être*, le nouvel être, en situation instable, se voit incontinent revenir à la configuration première... qui sera aussitôt niée à son tour pour renaître... et ainsi de suite ! C'est par la réactivation à l'infini de cette fonction à la Janus que l'être assurerait sa persévérance... et que Dieu, soulagé de sa fonction créatrice et du don pérenne de la vie, deviendrait inutile... Mais, n'est pas précisément là où l'on voulait en venir ?

Certes, nous dit-il, il ne faut pas confondre le *non-être* avec le *néant*, car « si le néant est l'immédiat, une chose supprimée, au contraire, est un médiateur ». Autrement dit, la tension entre *immédiateté* et retour du *médiateur* – l'oscillation entre être et *non-être* – constituerait le battement du cœur de la vie, dont le résultat serait le maintien de l'être sus-tendu à perpétuité entre sa disparition et sa reconstitution...



## De la dualité à la triplicité

Hegel passe près de la solution. Mais en réalité, nous enferme dans une fausse alternative. D'un côté *deux* qui, *de facto*, conduit, par la voie destructrice, au monolithisme, de l'autre *trois* opérateurs qui seraient l'origine du *multiple...*, par le truchement d'une *triplicité* intime devant assurer la *seule* persévérance de l'être. Opération narcissique, qui lui ôte toute chance de fécondité, donc l'empêche d'être à l'origine de la *diversité*, et par conséquent de l'unité... mais conduit à *l'individualisme* que nous connaissons bien.

**Mais passer de deux à trois ne consiste pas à changer la quantité des éléments opérationnels, mais à changer la nature de leur rapport.** Car il n'y a pas de phénomène à deux composantes que rien ne viendrait *relationner*. Nous nous trouverions alors, au mieux, devant des éléments autonomes et épars, en tout cas étrangers l'un à l'autre, ne pouvant assurer aucune fonction... ou, au pire, dans une situation *néantisatrice*...

Tout phénomène, réduit à sa plus simple expression a nécessairement trois composants : *tenant - aboutissant - moyen-terme* (pour choisir une formulation générique). Changer le signe de *l'opérateur moyen-terme* entre *les deux termes* ne revient pas à passer de deux à trois mais à passer de la *division* à la *multiplication*... de la stérilité à la fécondité ; cela ne consiste pas non plus à se maintenir dans la position médiane d'une oscillation perpétuelle entre deux états – si tant est que le *non-être* en soit un – mais à établir un rapport fécond... qui ne peut être que d'opposition...

Or ce *changement de nature* ne peut se faire par la magie d'une affirmation, mais par la *volonté* qui, adossée à la *connaissance*, est activée par *l'intelligence*. Cette fonction *tripartite* devient alors capable d'établir un *rapport* – une adéquation – entre le *tenant* des principes intan-


gibles et *l'aboutissant* des réalités contingentes, par l'entremise d'un *moyen-terme, tiers-terme* ou encore *tiers-inclus...*, comme l'on voudra, qui les *relationne*.

Duels et Duos sont deux *ternarités* qui s'ignorent ; chacun ayant dans l'intimité de sa constitution un *moteur* qui n'est pas de même nature : l'un, régressif et *destructeur...*, l'autre constitutif et fécond... **La recherche de la *tridimensionnalité* ne consiste donc pas à passer de deux à trois, mais bien à changer, entre *tenant* et *aboutissant*, la valeur du signe *médiateur* qui les réunit et les meut et qui cependant est *issu de leur rapport*...** pour le meilleur ou le pire. En cette situation éminemment paradoxale réside le mystère de la vie.

Hegel a bien vu cela, il est passé près de la solution, mais, prisonnier de l'évolution de la pensée, propose une formule qui repose sur le postulat, duel s'il en est, affirmant que *l'être* nie le *non-être*... Il est vrai que cette explication – de logique formelle – est la seule manière de satisfaire à la conception idéale et de la philosophie qui dorénavant se doit d'être positive, c'est-à-dire sans aucun présupposé... sauf bien entendu celui qu'elle entend imposer : le *rationalisme*, autre nom du *libéralisme philosophique* qui s'accorde si bien avec le *relativisme* et le *subjectivisme*... Tout doit dépendre, absolument, en premier et en dernier ressort, de la raison... tout, y compris les principes et les réalités qui sont les deux pôles de la philosophie. C'est donc, d'abord, à ce présupposé qu'il faut nous en prendre.

### Quelle philosophie ?

Si l'on prend, en effet, pour argent comptant l'idée que toute philosophie doit – inversons la formule de Kant – « *écarter la foi pour laisser place à la raison* », il est inévitable que la raison – de logique pure, abstraite et détachée du réel – devienne la mesure de toute chose... et réponde « présent » à l'injonction « Quis ut



Deus ! », usurpant par là le rôle de “porte lumière”.

Si, par discipline intellectuelle, en effet, on s'impose l'absence de principes préétablis, antérieurs et intangibles sur lesquels s'appuyer, il faut bien les remplacer par des succédanés. Comme Hegel ignore – ou veut ignorer – la distinction entre raison (*dianoïa*) et intellect (nous), c'est à une *raison* absolutiste, c'est-à-dire isolée et autonome – qui déclare que « ce qui *est*, c'est la raison » (sous-entendue “créatrice”) –, que l'on confie le soin de produire les principes... tâche que la philosophie délèguera à son tour aux sciences dures. Arrivé là, il n'y a aucune autre solution que celle de faire jaillir *l'être* du *non-être*, sans que rien ne s'intercale entre la puissance et l'acte... qu'une alternance axiomatique (aporie) entre être et non-être.

Ce dilemme aboutit sans doute à une grande satisfaction intellectuelle doublée d'un non moins grand soulagement... mais, en l'état, me semble-t-il, il n'est pas moins, une impasse... De plus, une fois admise *l'absolutisation* de la raison, on en arrive à mettre le *non-être* à la place de Dieu, et la raison, non pas *de côté*, comme le recommande Kant, mais à *la place* de la foi...

### Entre distinguer ou séparer, il faut choisir

Certes l'homme – en ses limites, et compte tenu de son incapacité de penser absolument – a besoin de comparaisons, de contrastes, de distinctions, d'antinomie même..., de prendre du recul jusqu'à se dédoubler... *relativement*; mais cela n'implique nullement la nécessité de couper, séparer, diviser, scinder, désaccoupler... *absolument*, en lieu et place de *dis-tin-guer*.

Choisir, dit-on, c'est renoncer à tout le reste... sans doute, mais *renoncer* n'est pas *nier*. L'adulte ne nie pas l'enfant qu'il fut, ni le jour la nuit qui le précède..., ni la santé la maladie, ni le calme la tempête, pas davantage le présent le passé...

chaque situation prolonge, succède ou remplace la précédente... elle ne la nie pas pour autant.

L'eau dans laquelle l'on se baigne n'est sans aucun doute jamais la même, mais elle ne nie pas pour autant la source d'où elle vient, ni l'embouchure où elle va.

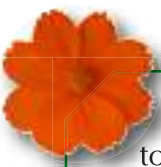
Le moyen-terme – la vie, le présent... lieux du mouvement – porte des noms variés selon les domaines, les moments, les circonstances... *il relationne* : vivifie, maintient, accomplit, modifie ou remplace... jamais il n'abolit, ni ne remet en cause la formule consacrée « est-est, non-non ».

### Le refus du mystère

Mais s'agit-il bien de cela... Les situations dont il vient d'être implicitement question ne sont que des applications abusives d'un cas particulier, exceptionnel et unique, mais décisif : *l'apparition d'un être*. Avènement qui, voudrait-on nous faire croire, abolit son absence, alors qu'elle constitue l'accomplissement d'un mystère... que d'aucun nomme « la création ». Cela provient sans doute de l'obstruction du sas qui fait communiquer la philosophie de l'être et celle de sa manière d'être avec sa raison d'être... : la métaphysique.

Or le mystère – ce que l'on ne peut comprendre absolument –, singulièrement celui de l'apparition et de la persévérance de la vie, est insupportable aussi bien à la philosophie contemporaine qu'à la science à qui elle a confié le soin de lui fournir toute connaissance “antérieure”.

Un mur, en effet, a été élevé au centre du lieu d'interfaçage entre l'humain et le divin... d'autres diraient entre la raison et la foi, ou encore entre le naturel et le surnaturel. C'est sur cet obstacle devenu infranchissable que rebondissent inlassablement les tentatives désespérées d'explications du monde et de la destinée des hommes... au lieu de tenter, par les allers-re-



tours humbles et obstinés, si ce n'est de percer le mystère de la vie, du moins de le reconnaître comme tel.

En attendant, que la philosophie *positive, libérale, relativiste, subjectiviste et absolutiste et finalement athée* ne prétende pas à l'être, mais à la seule *manière d'être*. Qu'elle se limite, à l'existenciel. Comme vient de le dire le pape Benoît XVI : « *Il ne s'agit pas de surévaluer « le faire » en dissimulant l'être* », mais de distinguer les deux aspects de « *l'équilibre fondamental* ».

### Vers une philosophie ternaire

Je n'ai la prétention de rien vous apprendre. Vous-même, lors des réponses aux questions qui suivirent votre exposé, n'avez-vous pas dit, en substance, et comme un aveu, que *Hegel avait succombé à la tentation rationaliste*... La philosophie actuelle est née d'une rupture ; ne croyez-vous pas qu'il nous faut revenir en deçà, et qu'il est plus que temps de s'entendre pour repartir sur de nouvelles bases parmi lesquelles je mettrais en place prioritaire la *tridimension-*

*nalité* du principe premier, et, par là, de l'ordre du monde et de l'homme. Cette *tripartition* consiste finalement à remplacer la haine-envie par l'amour, le conflit par la recherche de l'entente, fut-elle *compromis*. Car toute philosophie qui n'aboutit pas à l'amour dans tous ses états, n'est pas digne de ce nom.

Je suis conscient, en revanche, d'avoir malmené les règles d'une philosophie bien conduite. Le commentaire sur les "*Cinq méditations sur la beauté*" de François Cheng est certainement, à cet égard, une meilleure réponse, cf.: 4Ca10.

Cette révolution copernicienne doit, je le crois, être accompagnée d'une évolution du langage, donc de l'usage des mots et de leur syntaxe ? Nous comptons sur votre contribution pour mener à bien, d'une façon plus orthodoxe, cette entreprise de déconstruction-reconstruction de la tridimensionnalité de l'ordre du monde...

Michel Masson

- (1) Bernard Duquesne est docteur en philosophie, et professeur honoraire de chaire supérieure...
- (2) "*Triplicité*", me dit Bernard Duquesne, « *est la traduction de Jean Hyppolite de "Triplizität", terme employé par Hegel ; voir l'index analytique à la fin du tome II de sa traduction de la "Phénoménologie de l'esprit"* ».
- (3) **Science et Foi** est l'organe du *Cercle Scientifique et Historique (CESHE)* dont le siège est :  
B.P. 1055 à 59011 Lille cedex – Courriel : [ceshe@chez.com](mailto:ceshe@chez.com)  
– site internet : <http://www.chez.com/ceshe>.
- (4) La communication de Michel Masson, faite lors du colloque précédent sur le sujet très proche "*Si l'ordre du monde est tridimensionnel, l'homme l'est aussi*" était un résumé de notre manière de concevoir, d'explicitier et de proposer des mises en pratique.
- (5) Dans ce raccourci de raccourci, je me suis référé au texte de Bernard Duquesne et à "*L'histoire de la philosophie par les textes*" d'Isabelle Moural et Louis Millet, volume 2, aux *Éditions Universitaires*, 1999.